

L'enfant abandonné

DOUANLA FABRICE



« Même les moins éduquées peuvent marquer l'histoire d'un peuple ».

J'habitais chez le père de mon père avec ma mère. Elle était tout pour moi. C'est elle qui m'apprit tout ce que je sais. Elle était toujours là pour moi jusqu'au jour où elle était parti. L'histoire commença un dimanche à 09 heures 42 minutes lorsque ma mère JULIE décida de se rendre au marché pour avoir de quoi manger. A son départ, j'étais assis à la véranda de la maison de mon grand-père papa pierre. Pierre avait deux fils dont mon père et mes deux oncles Charles et Romaric. Mon grand-père avait trépassé quand j'étais encore un jeune enfant de 04 ans. Je me rappelais toujours du jour où ma mère m'expliquait que mon papa était parti en aventure quelques temps avant ma naissance. Elle me disait aussi qu'il lui disait que les responsabilités d'un jeune enfant étaient supérieures à ses moyens. C'est pour cette raison qu'il est parti pour ne plus revenir. Après le départ de ma mère au marché, j'étais seul à garder la maison. Elle était partie en me laissant quatre verres du riz, trois tomates, un peu de sel de cuisine, un demi-litre d'huile de palme et une boîte d'allumette. La journée fut longue et ma mère n'était toujours pas rentrée jusqu'à 06 heures du soir. Inquiet, je me suis rendu à la cuisine pour faire de quoi manger. Par la suite, je me suis dirigé chez l'amie de ma mère maman pauline pour lui demander si elle avait de ses nouvelles. Une fois chez-elle la porte était fermée.

Moi : Allô allo ! Qui est là ?

Elle : je suis là. C'est qui ?

Moi : c'est Fabrice, le fils de maman Julie

Elle : oui, comment tu vas ? Que fais tu dehors à cette heure ?

Moi : ça ne va pas. Je suis à la recherche de ma mère. Elle est allée au marché depuis le matin et elle n'est toujours pas de retour. S'il te plaît maman, as-tu de ses nouvelles ?

Elle : ta mère est partie en aventure depuis ce matin à la recherche de ton papa. Elle avait trop d'amour pour lui et supportait de moins en moins son absence. Voilà les raisons pour lesquelles elle t'avait caché la vérité. Après cette déclaration, je suis resté sans mot dire pendant deux dizaines de minutes. Je n'étais qu'un petit enfant. Je ne savais quoi lui dire. Ma mère était aussi partie loin de moi sans me dire. Pendant ce temps, les larmes coulaient sur mon visage comme des ruissellements de l'eau coulante sur des chaînes de montagne. Je n'avais que 14 ans quand tout ceci m'arriva.

Elle : où vas-tu rester maintenant ? Chez ton grand-père ?

Moi : Je ne sais pas maman. Je n'ai plus à manger. J'ai aussi peur de rester dans cette maison toute seule. Les bruits nocturnes me perturbent. S'il vous plaît maman, pouvez-vous accepter de garder ici chez-vous jusqu'au retour de ma mère ? Ces paroles changeaient le visage de maman Pauline. Elle était devenue violente d'apparence et ses yeux sur moi me faisaient très peur.

Elle : tu vas aller te battre où tu peux. Ma maison n'a pas de place pour toi. Les chambres libres sont réservées aux étrangers de la famille.

Elle m'avait déjà tout dit. Je n'avais plus la force de résister. Elle avait été directe avec moi. Je n'avais plus rien à faire que de retourner chez mon grand-père. Sur le chemin de retour, des panoplies d'idée me conduisirent dans une charge mentale. Indécis de trouver une solution efficace à mon problème, j'ai aussitôt décidé de pleurer en criant. Mes pleures prononçaient les noms de mes parents. Les cris montraient la fréquence de la douleur que je ressentais à l'intérieur de moi.

Une fois arrivé à la maison, une idée me poussa à partir à la recherche de mes parents parce que personne ne voulait de moi. Même celle sur qui je pouvais compter avait refusé de m'accueillir. Car, j'étais pour elle l'enfant de mes parents. Pour ne pas rester les bras croisés, j'ai d'abord pris mon sac de classe et ma chaussure du défilé. J'ai aussi emporté avec moi des vêtements que ma mère m'avait achetés parce que j'étais sorti premier en classe de 5^{ème}. Ensuite, je m'étais mis à marcher. Je ne savais aucune direction. Je n'étais jamais sorti du village avant ce jour là. Les sentiers étaient semblables et le feuillage m'empêchait de voir à plusieurs mètres de moi. J'étais un habitué des champs. C'est la raison pour laquelle je continuais de marcher. Le temps passait, ma situation me rendait pantois. J'avais en même temps peur et j'étais aussi étouffé par la lourde responsabilité de la vie dans un milieu globalement mastiqué par des situations de vie difficiles.

L'ouest était ma région natale. J'avais empreinte une direction que je ne pouvais reconnaître les directions Nord - Sud. L'orientation fut pour moi un champ d'opportunité où l'apprentissage me permettait d'avoir une détermination propre à la vision que j'avais. J'avais tout laissé derrière moi. Des personnes comme le professeur d'histoire et Géographie allaient constater mon absence. J'étais leur meilleur élève en classe de 3^{ème}.



Je voulais retrouver mes parents. Dans mon aventure, je m'étais retrouvé dans un espace désertique où je fus arrêté pour esclave. Mon maître s'appelait Moustapha Ibrahim. Il faisait 1 mètre 68 de taille. Et il environnait la quarantaine. Je venais d'avoir 16 ans quand j'allais supporter les douleurs internes et externes de ma condition d'esclavage. Alors que je recherchais uniquement mes parents. Le jour où je devins esclave, j'étais malade. L'endurance du trajet m'avait rendu faible. J'avais des pressentiments d'avoir du paludisme. Les yeux scotchés, ils me mirent dans une voiture après avoir ligoté les mains. Pendant le déplacement, j'étais très agité. C'est la raison pour laquelle ils ont décidé de menotter mes pieds. Mon maître travaillait avec plusieurs hommes dont je ne pouvais qu'écouter les voix. Une fois à destination, je compris que la recherche de mes parents c'était transformée à un véritable cauchemar. Sans toute fois tarder, le maître se mis aussitôt à s'occuper de nous. Les taches des hommes robustes consistaient à creuser des tunnels pour le transport du pétrole. Tandis que les hommes moins forts transportaient des moellons de la carrière jusqu'au chantier des résidences. Nous étions une trentaine à mon arrivée. Dont ABOUEME, MBOMA, moi et plusieurs autres personnes que je ne me rappelle plus du nom. Personne de nous ne pouvait savoir le destin qui l'attendait. MOUSTAPHA était un homme farouche. Il veillait personnellement que nous soyons bastonnés chaque 4 heures de temps. Ces bastonnades avaient pour but de nous rappeler la fureur du maître vis-à-vis de nous. Il nous donnait 02 beignets comme ration journalière pour des scènes de travail allant à plus de 12 heures pas jour. Les heures de repos commençaient à 19 heures et 30 minutes. Pendant que

les hommes s'occupaient des animaux domestiques et du gardiennage ; les femmes quant-à-elles se faisaient exploiter sexuellement aux bénéfices des hommes riches. L'une d'elle s'appelait KAMENI ROSE. Nous nous étions rencontrés à un entrepôt situé entre le TCHAD et le NIGERIA. Elle était d'une beauté remarquable et son sourire avait un éclat blanchâtre. Je ne pouvais pas imaginer qu'elle avait aussi été arrêtée et vendue au même maître que nous autres. Une fois achetée, le maître avait subitement reconnu en elle une pudeur interne et sa beauté externe. Sa situation de femme lui donnait une autre fonction. Comme plusieurs entre elle, celle-ci passait ses nuits en larmes. Elle était obligée de mettre ses activités sexuelles contre son gré pour se maintenir en vie. A chaque fois qu'elle était en activité, elle criait fortement. Ses cris nous parvenaient jusqu'à nos postes de travail. Je reconnaissais sa voix parce que j'avais été proche d'elle autre fois. Personne ne pouvait ignorer la douleur qu'elle ressentait. Jeune fille de son état, elle avait en face d'elle des hommes robustes et violents. La fréquence de ces pleures montraient comment elle se faisait battre lors du coït. Je pouvais écouter ses souffrances jusqu'à oublier mes peines. Sa situation m'avait donné la possibilité de penser à une révolte. Mais j'étais parmi les seules personnes qui pouvaient encore marcher sur leurs deux jambes. Celles qui avaient été arrêtées avant moi ne pouvaient ni bien parler, ni bien se tenir debout parce qu'ils avaient essayé de s'échapper. Cette correction fut pour moi une raison pour laquelle je pouvais m'appuyer pour rester tranquille. J'avais peur et mon avenir me faisait transpirer. Je n'avais personne avec qui avoir une réelle conversation. Cette solitude morale me poussa à détruire un champ pétrolier. Pour me corriger, le maître IBRAHIM m'infligea une peine d'une durée de 7 mois. Cette condamnation fut immédiate à la parole. Mon passage en prison me permis de murir ma pensée pour agir différemment une fois sorti. Pour ne pas rester les bras croisés, je commençais à faire de la musculature pour devenir un homme plus habile. A ma sortie de prison, le maître me demanda de me coucher. Puis, il m'administra cent coups de fouet aux fesses. Ma soumission lui permettra de comprendre que j'étais devenu un homme bon. Car, j'avais reçu cette sanction sans empêcher un seul coup. Pour amplifier cette stratégie, je me suis mis à pleurer sans arrêt jusqu'à deux heures après qu'il ait fini de me battre.

Le lendemain, il m'appela et me donna 06 heures de repos. Pendant ce moment de liberté, je pouvais me balader. ROSE avait compris que j'étais un homme pensif, croyant et dynamique. C'est la raison pour laquelle elle prit des risques à plusieurs reprises pour me faire comprendre quelle se trouvait dans une situation compliquée. J'étais pour elle une voix par laquelle elle pensait se faire entendre dans cette portion de territoire. Mes forces étaient

inferieurs à la compréhension de ses difficultés. Est-il possible que je mette ma vie en jeu pour la sauver ? Aurai-je la force de vivre et d'accepter mourir ? Voici les questions auxquelles j'étais indécis. Je ne pu mettre sur pied une réponse immédiate aux différentes questions. J'avais gardé à l'esprit une volonté de résistance une fois le bon moment venu. ROSE avait subi des atrocités au point où elle n'en pouvait plus. Je l'aimais déjà. Mais la volonté de changer les choses était plus grande que le désire qui hantait mon cœur. Elle pouvait me voir à l'étage où elle se trouvait. Son corps était proche des vitres de la fenêtre d'en face. Ses mains transmettaient un message. Je ne pouvais toujours pas comprendre exactement ce quelle me disait. La situation me rendait impuissant. Je ne pouvais plus agir sans avoir été convaincu de l'efficacité du résultat. Dans mes marches, j'avais suivi le maître dire qu'il allait nous déporter d'ADIRI pour SABHA , une ville voisin très riche en paysage pittoresque. Mon repos prit fin et je me suis remis à travailler. Le lendemain venu, nous partîmes dans cette autre destination inconnue. Avant d'être capturé, nous venions de l'Afrique subsaharienne. Où la pluie est au rendez-vous 09 mois par an. Une partie de l'Afrique où le vent humide nous rappelait de porter le pull-over. Ces avantages du passé avaient commencé à nous manquer le jour où nous fîmes arrêter pour esclave. J'étais parti à la recherche de mes parents. Sont-ils aussi à ma recherche ? Savent-ils que je suis pris pour esclave ? Aurai-je une chance de sortir de cette hécatombe vivant ? Tout avait changé.

Dans la voiture, les bruits de l'extérieur me faisaient comprendre que nous nous étions rapprochés de cette nouvelle ville. J'écoutais les enfants qui chantaient en même temps qu'un baffle musical. Ces ambiances sonores me permettaient de comprendre que nous étions arrivés. Quelques minutes après, le véhicule s'arrêta et nous eûmes l'occasion de revoir la lumière du jour. Les mains ligotées, ils nous conduisirent dans un entrepôt situé à environ un kilomètre du lieu de stationnement. Une fois arrivés, ils nous dirent les mots suivants : « vous êtes nos choses. Faites ce que l'on vous demanderait de faire sans résister. Ici vous êtes en enfer et nous sommes des SATANS. Esclaves ! Mettez-vous à genou ». Cette dernière phrase nous rappela que la situation se compliquait d'avantage. Sans toute fois attendre, nous nous sommes mis à genou. Aussitôt à genou, monsieur IMOUSTAPHA IBRAHIM prit la parole et dit : « Que tous ceux qui étaient sur mon commandement à ADIRI se déshabillent. Puis, posent les mains sur la tête en gardant la même position ». C'est ainsi que nous exécuterions les injonctions du maître. Juste après, il nous demanda de nous lever pour se diriger dans un territoire non loin d'une exploitation pétrolière. Près des feuillages de couleurs vertes, non loin d'une rivière très sollicitée par les pêcheurs. Dans ce nouveau

territoire se trouvait des mines de fer. Un milieu qui allait aussitôt devenir notre nouveau lieu de travail.

J'avais détesté le moment où je fus choisi parmi ceux-là qui allaient piocher. Fabrice est mon nom. Je faisais partir des premiers esclaves les plus robustes. La première journée fut pour moi une épreuve la vie. Celle-ci était tellement compliquée que j'avais souvent la volonté de me suicider. Cette journée fut aussi accompagnée des coups de fouet. Une fois que nous étions fatigués, ils nous rappelaient que nos libertés nous avaient été volées. Le travail dans ces mines de fer n'était pas facile. Il fallu creuser jusqu'à 10 mètres de profondeur pour y trouver quelques gisements. Au fur et à mesure qu'on s'introduisait dans la terre, l'oxygène fuyait loin de nous. L'intérieur faisait très chaud et le vent n'avait pas de place. La sueur coulait sur les visages comme des affluents du fleuve Congo. Tout le monde avait peur. Mais la présence des maîtres nous obligeait à ne pas laisser la fatigue nous recouverte de faiblesse. Nous travaillions 10 heures de travail sans obligation de ration. Maman ELISE, la femme du maître pensait toujours à nous apporter de l'eau à boire pour rafraîchir nos gorges et déshydrater nos corps. Elle était une femme gentille et son visage montrait qu'elle n'était pas d'accord avec les atrocités émises à notre égard. Mais elle ne pouvait rien y faire parce que son mari était un homme riche, violent et furieux.

Quelques jours après, nous perdirent un camarade dans les mines. Il était positionné en amont. Son rôle était de recevoir les seaux de terre pour les déverser vers l'extérieur. Lors d'une réception, il était fatigué. C'est la raison pour laquelle il s'est laissé emporter par le contenu du contenant. Il fut parti ce jour pour ne plus jamais revenir. Son corps fut enlevé par nous. Personne de nous ne pouvait savoir où il allait être enterré. Sa mort changea notre façon de travailler. Après ce drame, la prudence et la vigilance furent le centre de nos actions. Il était clair pour nous de croire que la mort de notre frère fut le début d'un parcours trébuchant. Accompagné des surprises désagréables. Tous les soirs, ils nous forçaient à dormir dans une cabane, pas loin des mines de fer où nous étions casé à environ treize personnes pas chambre. Ces pièces d'habitats étaient petites en espace et l'absence des fenêtres faisait de nous la chasse gardée des mouches et insectes. Les femmes avaient leurs lieux de résidence loin de nous. C'est à cause de leurs distances que les maîtres proches de nous utilisaient des hommes sexuellement pour satisfaire leur libido.

Les journées étaient longues et les nuits aussi. Mon ami JULY avait toujours été ignoré lors des tortures journalières et nocturnes. Il était physiquement faible et ses phalanges

présentaient le début de la lèpre. J'étais étourdi de la situation et nos voix n'avaient point de longues mains. Je me rappelais quand j'avais autrefois des personnes avec qui exposer mes difficultés. La chaleur maternelle qui m'avait enseveli autrefois était parti loin de moi. Elle fut ma mère et en même temps mon père. Elle représentait un rond-point à l'intérieur duquel tous mes problèmes de vie pouvaient y être trouvés. Le constat de son absence permit que le ciel me tombe sur la tête. Depuis ce jour là, j'avais compris que j'étais toujours seul au monde. Il me fallu mettre sur pied une stratégie propre à la situation qui m'engloutit. L'espoir avait foutu le camp. Tout seul dans ma pensée, j'organisais une voie par laquelle la possibilité de retrouver le souffle perdu autre fois était possible. Pour cela, je pris quelques minutes de silence pour hisser une vision logique. Après ce temps, je me suis mis à travailler à fond pour me faire passer comme l'esclave le plus brave.

Cette stratégie était pour moi une manière de gagner à court et à long terme la confiance des maîtres. Pour enfin trouver un chemin favorable et y introduire mes volontés. Cette manière de travailler me permit d'avoir un grade de demi-maître. Ce grade avait pour but de me donner l'opportunité d'organiser mes semblables dans des zones de travail pour alléger les taches des maîtres. J'allais commencer le travail dans moins de 24 heures. Ils me donnèrent quelques heures de repos pour que j'incarne le rôle qui m'attendait. Ce temps de repos me permit de prendre en main le poste occupé par chaque esclave. Il fallu que je mette sur pied un schéma de travail à l'intérieur duquel j'allais y introduire mon plan. Ma pause prit fin et j'eus l'occasion de mener mon combat. Les maîtres avaient tellement confiance en moi qu'ils me laissaient avec mes semblables sans surveillance. Cet avantage me conduisit dans un recensement. Il s'agissait de classer les esclaves en fonction de leurs savoir-faire. Dans le tas, on pouvait y trouver des griots, des éleveurs, des maçons et des ingénieurs agropastoraux. Sans toute fois oublier les étudiants et des spécialités de petits métiers. Ils n'avaient pas oubliés que j'étais toujours de leur côté malgré le grade. Ils appréciaient mes orientations. Et ils pouvaient à chaque temps bénéficier d'une pause. FOKAM était l'un des premiers à vouloir rapidement m'aider à accomplir cette mission. Il était fort d'esprit. De manière générale, il n'avait pas peur d'y laisser sa vie. Car, il savait les risques qu'il prenait en soutenant ma résistance. J'étais dévoué à me défendre. La langue fulfulde fut pour moi l'un des moyens les plus efficaces pour véhiculer mes messages auprès de mes frères et sœurs.

Sabadjo ! Sabadjo ! Sabadjo !

Sabadjo ! Sabadjo ! Sabadjo !

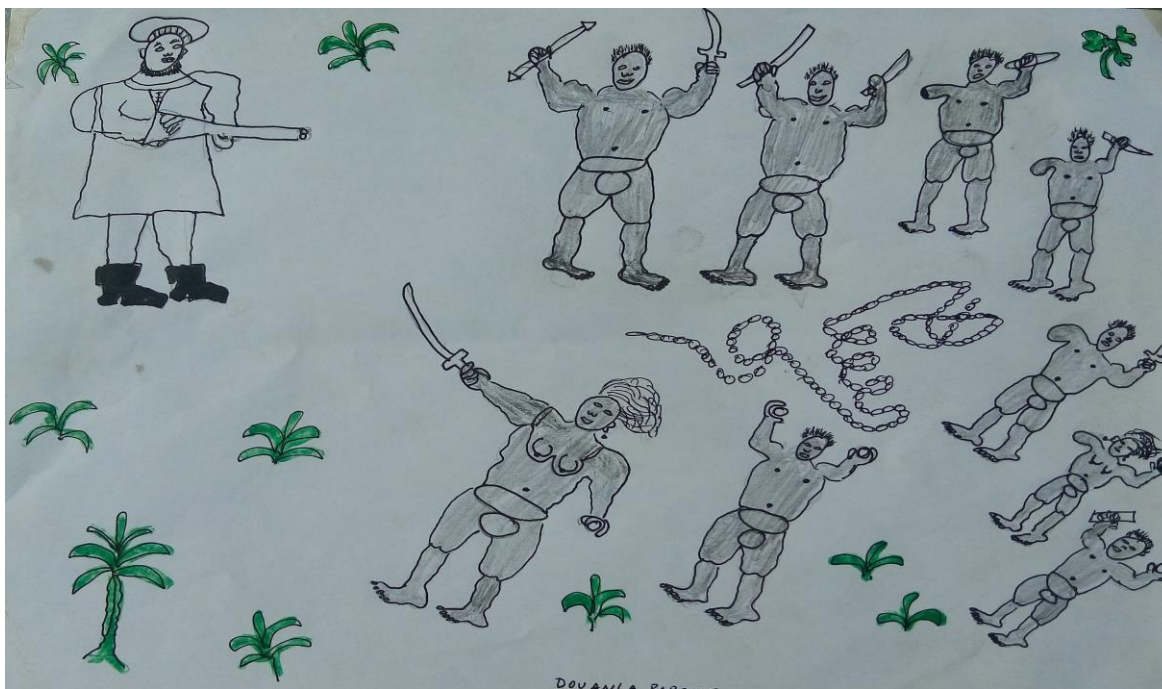
Sembé don ! sembé don ! sembé don !

Mi vio'o, sembé don !

A farmi dou ? A farmi dou ?

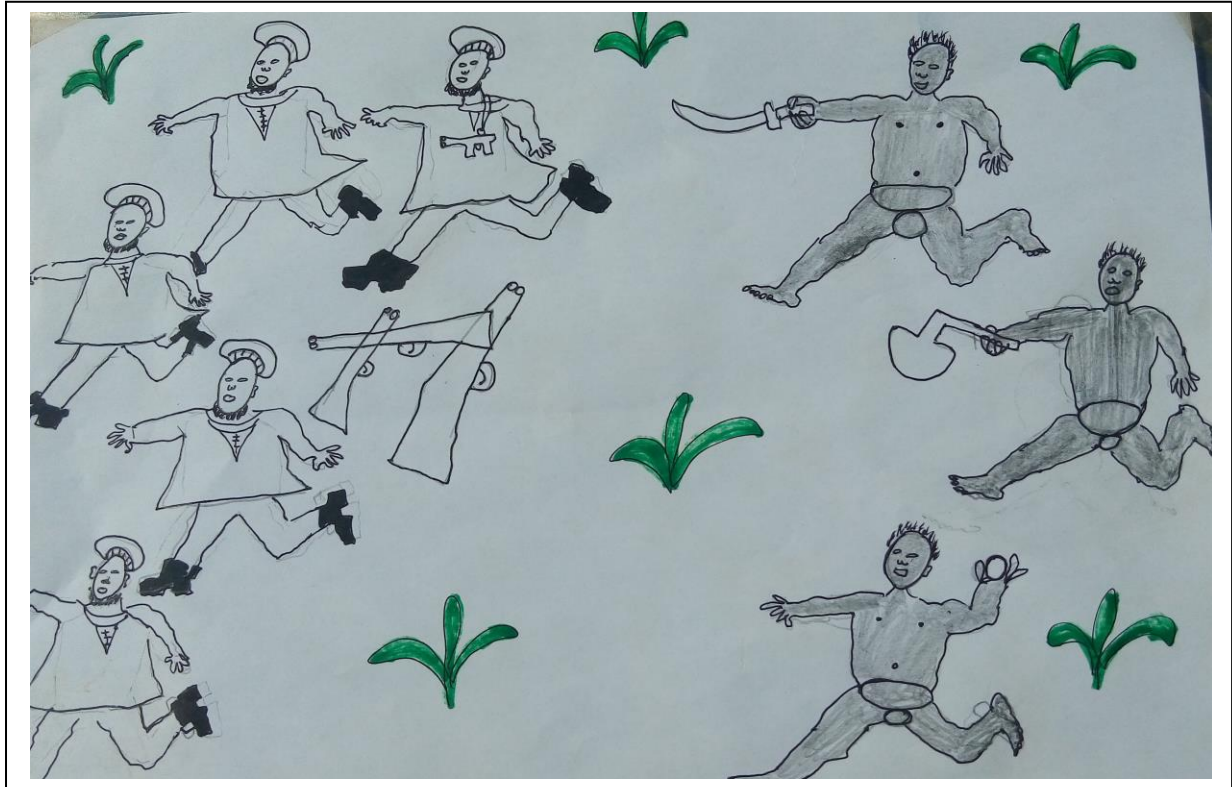
Wahr en dil'la !

On nohn don mérré ! On nohn don mérré !



Après ses paroles, tous ce sont sentis libérer par la condition d'esclavage. C'est à cet effet qu'ils abandonnèrent les outils de travail. Et se mirent chacun en fonction de ses avoir à fabriquer des matériels de combats. Car, l'heure était venue de reprendre notre liberté depuis embrigadées par les méchants arabes. Une fois que les maîtres ont été au courant que j'assurais le poste à mon profit, ils ont aussitôt envoyé des hommes pour me capturer. Nos stratégies de résistances étaient élaborées sur quatre plans. D'abord, il fallait libérer les femmes. Ensuite, disposer les plus sportifs aux quatre coins de la zone de combat. Pour nous renseigner du déplacement des arabes en temps réel. Et enfin déployer les plus forts dans l'optique d'assurer le combat du corps à corps. La libéralisation des femmes nécessitait une vigilance remarquable. Celles-ci comptaient en leur sein plusieurs femmes enceintes. Ces dernières rendaient très compliqué la démarche mise sur pied. Elle consistait à utiliser la tactique de la terre brûlée. Mise en œuvre par SAMORY TOURE. Cette tactique avait pour

but de tout détruire sur le passage afin que l'ennemie ne puisse utiliser un élément Du biotope pour enrichir son plan d'action.



Au début de cette tactique, les résultats fut importante au point où les arabes décidaient abandonner leur poste. Cette offensive donna aux frères et sœurs le courage de continuer le combat. L'équipe qui était chargé de creuser les fosses cachées avait bien joué son rôle. Leur actions ont permis non seulement aux combattants du corps à corps de mettre hors d'état de nuire une grande partie des bourreaux. Mais aussi, ce savoir-faire redonna au africains du sud du Sahara que nous sommes l'occasion de montrer aux yeux du monde que les noires africains n'ont pas perdu le sens de la grandeur. De cœur, nous avions des qualités restreintes avec les mots tels que la dépendance, la soumission, la convoitise et l'exploitation.

Pendant le déroulement de cette attaque, j'ai ordonné de kidnapper monsieur MOUSTAPHA IBRAHIM pour lui montrer à quel point ils nous ont fait souffrir. Après son arrestation, j'ai ordonné qu'il soit conduit à ADIRI, la ville où tout avait commencé. Une fois sur les lieux, mes guerriers réclamaient son exécution. Cette décision me revenait de droit. Aucun combattant ne pouvait extrapoler mon autorité pour agir de son gré. Pour une

seconde fois, j'eus l'occasion de prendre une décision brusque face à une situation où les esclaves libres n'avaient qu'une seule parole : « accompagner le maître des esclaves à la tombe ». Personne n'attendait que je prenne une décision autre. Je n'étais pas un jeune homme criminel. J'avais grandi dans l'amour et le pardon. Ma mère était une chrétienne catholique. L'éducation monoparentale qu'elle m'avait infligée avait pour fond le respect de l'autre et la crainte de Dieu. Voilà pourquoi je devais tout faire pour demeurer la même personne. A cet effet, j'ai demandé la libération d'IBRAHIM. Cette décision prenait en compte sa sécurité présente et future. Pour éliminer toutes idées d'assassinat dans la pensée de mes frères et sœurs. Quelque temps après, j'ai organisé des séances de sensibilisation. Le thème principal portait sur le pardon et la réconciliation. Il était nécessaire pour moi d'apaiser les cœurs et les âmes brisés par l'esclavage libyen. Redonner à mes frères et sœurs le goût de la paix, de l'espoir, de l'amour et par-dessus tout de la vie.

Cette phase n'était pas la dernière chose à faire. Nous étions pauvres et affamés. Solliciter l'aide des arabes était une issue unique pour sortir définitivement de ce merdier. Monsieur IBRAHIM était devenu notre porte de sortie. C'est pour cette raison que je me suis rapproché de lui pour obtenir un peu de moyen. Compte tenu du fait que je l'avais gardé en vie, il n'avait pas d'autre choix que de réagir positivement à cette requête. Le retour à la maison était pour chacun de nous une grande fierté. Aujourd'hui, j'ai une histoire à raconter.